

# Ibn Khaldoun – L'Honneur et la disgrâce

Ottawa, Les Éditions L'Interligne, 2002

La veille du départ (pour Grenade), j'avais longuement étreint Amal. Je l'avais embrassée avec une fièvre douloureuse : j'explorais chaque partie de son corps comme si je redoutais de ne plus la revoir, la toucher, la caresser. J'effleurais sa peau ambrée et soyeuse, je caressais ses hanches, j'enfouissais ma tête et mes lèvres entre ses seins, je voulais aspirer de tous mes pores sa senteur, son parfum, son doux velouté, comme un voyageur qui, au moment de quitter une oasis où il a trouvé le repos, s'abreuve à longues gorgées à l'eau de son lac avant de s'en arracher pour affronter le désert. Quand enfin, au milieu des larmes et des baisers, Amal et moi nous tendîmes nos corps dans l'étreinte finale, notre plaisir avait une violence âcre et triste. (...)

Le lendemain, nous entrâmes à Grenade. Nous étions à la fin de l'année 1362 de l'ère des chrétiens. À la Porte des Drapeaux, les grands officiers du sultan nous attendaient. Ils saluèrent mon maître avec déférence, lui souhaitèrent la bienvenue au nom de leur maître et l'invitèrent à les suivre. J'étais étourdi par l'étendue de la ville. Elle alignait à l'infinie ses rues, ses darbs, ses faubourgs. Nous la traversâmes pour arriver à la Colline Rouge. (...)

Dès le lendemain, nous revînmes au palais. L'affection de Mohammad V pour Ibn Khaldoun semblait sincère : il l'accueillit dans le cercle de ses amis intimes. Le souverain s'était entouré de nombreux poètes, de savants et de sages. Durant les longues soirées d'hiver, Ibn Khaldoun s'asseyait au milieu d'un groupe restreint d'esprits éminents. Le cénacle se réunissait dans une salle attenante à la cour des lions, que les architectes avaient achevée quelques années auparavant. Des brûle-parfums de céramique répandaient dans la pièce des odeurs suaves.

En traversant la cour, où de graciles colonnes soutenaient des arcades finement ciselées, en passant devant la fontaine soutenue par des lions dont la gueule crachait l'eau, en pénétrant surtout dans les pièces aux décorations gracieuses, avec les fins entrelacs des arabesques colorées entourant les murs, mon maître, enivré par l'harmonie de ce lieu magique, n'avait aucune peine à se convaincre que l'Andalousie était bien en effet la couronne du Dar al-Islam, la pointe extrême de sa civilisation.

Les discussions allaient bon train, les traits d'esprit fusaient. On évoquait quelquefois la politique et mon maître, là aussi, faisait montre d'une connaissance profonde des États et des souverains d'Ibérie. (...)

La vie du sultan n'était pas faite seulement de prières, de discussions érudites ou d'attention aux affaires de l'État. Mohammad V, comme ses aïeux, aimait aussi les plaisirs. Des banquets réunissaient quelquefois le soir de nombreux courtisans autour de lui. Un poète se levait au moment des desserts pour chanter en vers les vertus du sultan et la grandeur de sa famille. Un autre, plus hardi, évoquait les joies de l'amour. La beauté des femmes ensorcelait les cœurs, celle des garçons aussi. Et le poète audacieux s'aventurait alors à donner des conseils en vers :

*Défais-toi de toute honte à propos des beaux garçons,  
Soupire après eux, éperdu d'amour,  
Et laisse dire les jaloux et les critiques*

*Qui n'obéit pas aux ordres des beaux garçons est un pécheur  
Il n'a en rien compris le sens de sa vie en ce monde !*

*Il n'est de beauté que dans la blancheur, surtout si, comme chez toi,  
C'est la blancheur d'une joue imberbe et rebondie.*

L'assemblée s'esclaffa. Puis les musiciens entrèrent, portant leur luth, leur viole, leur flûte, leur tabla. Ils entamèrent des mélodies répétées avec d'infinies et subtiles variations. Un rideau s'entrouvrit : une chanteuse, suivie de deux ou trois danseuses, fit son apparition.

La chanteuse entonna des mowachahhat<sup>1</sup> andalouses, certaines en l'honneur du souverain, d'autres fois à thème amoureux ou légèrement érotique. Les musiciens suivaient ses broderies, quelquefois improvisées. Les danseuses se déhanchaient sur un rythme alanguiné, qui se précipitait soudain au claquement des castagnettes qu'elles faisaient tourner entre leurs doigts, les deux bras étendus au-dessus de leur tête, le pied frappant nerveusement le sol, la croupe cambrée, la poitrine altière et frémissante.

Mon maître avait déjà assisté à des festivités semblables chez certains de ses amis de Fès. Les danseuses andalouses le surprirent cependant. Dans leur grande majorité, elles étaient des esclaves chrétiennes converties. Les maîtres de Grenade trouvaient auprès d'elles des douceurs et des plaisirs qui haussaient les plus ardentes d'entre elles au pinacle du harem. Les mères de certains des aïeux du sultan n'étaient-elles pas d'anciennes esclaves chrétiennes ?

Ces esclaves venaient de l'Aragon, de l'Estramadure, du Léon. Elles avaient la peau claire, les cheveux châtain ou blonds. Mon maître, éloigné de sa femme, jetait des regards curieux sur ces femmes différentes de celles qu'il avait connues au Maghreb. L'avouerais-je ? Elles me fascinaient aussi et quand l'une d'entre elles passait devant moi, habillée de couleurs brillantes ou chaudes, entraînant dans son sillage de subtils parfums, je devenais distrait.

(Pages 107-112)

## **L'Agonie des dieux**

**Ottawa, Les Éditions L'Interligne, 2005**

Marcus, hypnotisé, regardait Artémisia s'avancer nue devant lui.

Il était venu ce matin-là, comme si souvent au cours des dernières semaines, pour voir la jeune fille. Chaque fois, perdu dans la foule ou caché derrière une colonne, il la dévorait des yeux. Quelquefois, il s'avancé au premier rang pour mieux admirer sa silhouette gracile. Artémisia passait devant lui, il lui souriait, elle baissait imperceptiblement ses longs cils, il sentait son cœur battre, mais la jeune chanteuse restait grave, tout absorbée par ses prières, ses chants et ses offrandes à la déesse.

Marcus se souvenait de la première fois qu'il avait visité le temple d'Isis Pharae, sur l'île de Pharos. Artémisia lui avait dit qu'elle était une des musiciennes chargées du culte rendu à la Bonne Mère de l'Empire. Voulait-il la voir chanter devant elle ? Il voulait, bien sûr. Il se serait rendu allégrement aux tréfonds du désert d'Égypte, si Artémisia l'y avait invité.

Le lendemain matin, il s'était mêlé à la foule qui se pressait sur le parvis du temple. Il reconnaissait des Romains et des Grecs qui côtoyaient les Égyptiens, sans toutefois frayer avec eux. Même certains de ses légionnaires étaient là, dont un jovial Égyptien du nom de Tothès, que Marcus aimait bien. Le légionnaire vint le saluer avec respect.

Marcus admirait le temple de marbre. C'était le plus beau, le plus grand d'Alexandrie. Sur un des murs extérieurs, il avait découvert avec surprise l'effigie de l'empereur Dioclétien, le maître de l'Empire.

Dioclétien portait le costume pharaonique. Un cartouche sur sa double coiffure encadrait des hiéroglyphes, ces signes mystérieux que Marcus voyait partout depuis son arrivée dans ce pays. Il s'agit, lui expliqua Tothès, du nom de l'empereur, suivi de l'inscription *Fils de Râ, bien-aimé d'Isis et de Ptah*. Marcus haussa les épaules.

---

<sup>1</sup> Genre d'odes.

Une procession s'avança bientôt vers le temple. À sa tête, quelques prêtres portaient des chapelles en miniature ou des statuettes. Ils étaient torse nu, le crâne rasé et luisant. Les pans de leurs pagnes s'entrecroisaient sur le devant.

Quelques pas derrière les prêtres, le grand prêtre psalmodiait des paroles incompréhensibles. Il était vêtu d'une tunique de lin blanc et fin, et son crâne brillait aux rayons du soleil qui montait à l'horizon. Marcus le regarda longuement : c'était le père d'Artémisia, l'un des personnages les plus puissants de la ville.

Mais le décurion romain se détourna bientôt des prêtres et chercha avidement des yeux les prêtresses auxiliaires : deux rangées d'une dizaine de jeunes filles suivaient le grand prêtre. Artémisia était au milieu de la rangée de droite et Marcus apprit vite que sa place était toujours là : chaque fois qu'il revint au temple, il se dirigea immédiatement vers la droite du parvis.

Les prêtresses auxiliaires portaient des manteaux à franges noués sur la poitrine. Elles étaient coiffées de trois rangées de boucles parallèles et la tête surmontée d'une couronne de fleurs. Elles avaient toutes des silhouettes souples et jeunes, mais Marcus n'avait d'yeux que pour Artémisia.

Les quatre premières prêtresses dansaient en balançant gracieusement leurs mains au-dessus de leur tête. Artémisia et les autres les accompagnaient de leurs instruments : la jeune Égyptienne agitait devant elle son sistre, tandis que les autres prêtresses tapaient sur des tambourins ou pinçaient les cordes d'une petite harpe.

(Pages 11-12)